

*SI C'EST CE QUE TU VEUX, JE NE CRACHERAI PLUS DANS TON THÉ*

*Libera eas de ore leonis...*

Quand j'ai appris la nouvelle de la mort de mon ami Félix, j'ai pensé à la blague –sur un Anglais et son serviteur chinois à l'époque de l'empire colonial– qu'il m'avait racontée lors de notre dernière conversation téléphonique, une blague que lui avait racontée mon père. Il lui avait dit l'avoir lue quelque part dans un des romans de Joseph Conrad quand il avait son âge. Dans cette blague, l'Anglais, pris de remords, dit au serviteur chinois qui vient de lui apporter le thé : « Je vais arrêter de te traiter comme je le fais, dorénavant finis les coups de pieds, je serai gentil avec toi. » Et le serviteur chinois, s'inclinant devant lui plusieurs fois : « Alors, si c'est ce que tu veux, je ne cracherai plus dans ton thé. »

Félix était devenu un grand spécialiste de Conrad, il avait lu minutieusement tous ses ouvrages, et il n'avait trouvé nulle part cette blague. Cela le tourmentait. Il travaillait à son grand livre de théorie et critique, *Conrad ou Stevenson* –j'en avais lu des extraits– qu'il laisserait inachevé. Il avait cinquante-deux ans et il était à près d'un mois de la date de sa mort d'un infarctus, dans le stade du campus universitaire où il enseignait, aux États-Unis. Il faisait du jogging. Au lieu de s'adonner à la boisson, il s'était mis à courir comme un fou. Il avait un chien berger qui courait avec lui. Le chien a rendu hommage à son maître, en léchant longuement son visage en sueur pendant que celui-ci, la bouche ouverte, les yeux tournés vers un point aveugle à l'intérieur de son cerveau, agonisait. Les gens qui les entouraient en attendant les secours étaient émus. Par la magie de l'intervention du chien, ces gens qui ont vu Félix mourir, ont gardé de son agonie une image presque paisible, ont cru avoir assisté à la séparation de l'âme du corps d'un vénérable et érudit professeur universitaire comme à une scène bucolique. En fait, il est beaucoup plus probable que Félix soit mort en enragé. Un mois plus tôt, en me racontant au téléphone cette blague qu'il ne trouvait nulle part dans les pages de Conrad, il était sur le point de devenir un homme anéanti.

La blague. Le fait de ne pas la trouver le mettait dans un état d'agitation aiguë. Il en était au point de se demander s'il allait réussir à remonter la pente. *Maintenant*, avait-il dit. Avec ce *maintenant* il tenait l'éternité par la queue. Dans ces cas, on veut souvent croire que la personne allait au-devant de tous les pressentiments. Tous les pressentiments en un seul. Cela arrive. Ou *arrivait* ? Le *matador* Ignacio Sánchez Mejías maudit le borgne qu'il croise en allant aux arènes l'après-midi où le taureau Granadino va le tuer.

Félix avait demandé à sa femme –sa deuxième femme– de partir, de le laisser seul. Elle s'y refusait. Il avait réussi à la faire fuir en lui disant que son chien lui manquerait plus qu'elle s'il le perdait. Elle l'a cru –m'a-t-elle raconté–, et puis tout de suite elle n'en est pas en revenue de l'avoir cru si facilement. *Si facilement*, m'a-t-elle dit.

Ma première réaction n'a pas été de me demander ce que Félix attendait de moi en me parlant de sa vaine recherche de cette blague dans les ouvrages de Conrad. Je me suis fixé sur la réplique du serviteur chinois, que je trouvais extraordinaire, une phrase-miroir parfaite, on y voyait l'enfer, l'Enfer. J'imaginai le regard de mon père posé sur Félix, en lui racontant cette blague. Je lui ai demandé si c'était *exactement* ce que mon père avait dit. « *Exactement* –a-t-il confirmé. Je crois qu'il se foutait de ma gueule. » Il ne le croyait pas sérieusement, mon père ne se moquait sûrement pas de lui –et maintenant que j'y pense, il ne se moquait jamais de personne– c'était son propre dépit que Félix exprimait.

Mon père n'était pas un raconteur de blagues, mais de temps en temps il s'en servait comme de devinettes pour faire notre éducation –comme il disait– à mes frères et moi, sans que pourtant jamais nous n'arrivions à savoir s'il faisait de l'humour. Je me souviens d'une de ses devinettes à propos de deux de ses amis. Le premier s'intéressait passionnément au cinéma et à son histoire parce que, selon lui, du Septième Art, puisque c'est le plus récent des arts –inventé depuis à peine 1894 et probablement déjà mort–, on peut tout savoir en une vie. L'autre était passionnément intéressé par la peinture –ou les arts plastiques– parce que, disait-t-il, c'est un sujet tellement vaste –et un Art qui n'en finit pas de mourir–, qu'il est inutile de penser qu'on pourrait

l'appréhender le temps d'une vie. Et mon père de nous demander : « Lequel des deux –sans le savoir ou en le sachant, peu importe, ça ne compte pas– lequel des deux croit-il en Dieu ? ». Mon père, cet homme qui aimait qu'on ait de lui une image de bienveillance, cet homme qui malgré son assurance devenait parfois étrangement timide quand il sentait qu'il allait se mettre en colère, il lui arrivait de piquer des crises de fureur avant même que nous nous soyons trompés dans la réponse. Et au lieu de nous sermonner en nous disant : « Vous n'écoutez pas attentivement ce que je dis », il nous disait : « Vous ne lisez pas attentivement mes paroles. » Dans le cas de cette devinette, je me souviens des regards furtifs échangés avec mes frères. Nous nous demandions *ça ne compte pas* veut-il dire que tous les deux croient en Dieu ou que ni l'un ni l'autre n'y croit ?

Depuis qu'il avait appris que je passais les étés à New York –je ne sais pas comment ou par qui il l'avait appris, mais apparemment il se tenait au courant de mes allées et venues–, Félix me fixait un rendez-vous téléphonique tous les ans. Après une période d'incommunication, pris chacun dans notre propre destinée, nous avions repris contact. Lui. Il voulait débattre, et me battre. Il ouvrait une bouteille de vodka et, en souvenir de nos années de fac, buvait tout le temps –alors que jeunes nous n'avions jamais vraiment bu ensemble– tout le temps qu'il cherchait à me défier sur un sujet ou un autre, littéralement accroché au téléphone. Moi, ennuyé par sa conversation, j'essayais de le décourager. De boire. Et de me défier.

C'était une querelle intellectuelle, il m'en voulait mais cela ne m'intriguait pas suffisamment pour que je cherche à savoir pourquoi, ou plutôt *comment*. Ce n'était pas juste. Quelle que fût cette motivation, c'était sûrement une bonne cause, celle qu'il voulait mener contre moi, de haut de sa réussite académique. Mais hélas, il était trop tard, j'avais perdu le goût des querelles intellectuelles qui auraient pu nous lier. Aurait-il compris si je lui avais dit : « *Écoute*, Félix, aujourd'hui, j'entends des voix, et tout ce que je veux c'est de mieux les entendre » ? Il m'arrive de me lever soudain de mon fauteuil, dans mon petit bureau, poussé par un souffle porté par des voix, et de me mettre à gesticuler comme le ferait un chef d'orchestre qui continue à diriger sans se soucier que les musiciens soient déjà partis.

La scène au téléphone avec Félix pouvait durer des heures. La dernière fois je m'étais promis de raccrocher sans prévenir dès que cela commencerait à devenir trop pénible. Et voilà qu'il me parlait de l'Anglais et du serviteur chinois. J'ai insisté : « C'est *exactement* ce que mon père a dit? Alors, si c'est ce que tu veux, je ne cracherai plus dans ton thé ? ». Je n'avais jamais entendu cette blague racontée par mon père, mais je l'avais entendue transposée à l'époque de la France coloniale ou dans le Sud esclavagiste des États-Unis, racontée dans le premier cas par le père d'une amie française et dans le deuxième par un ami américain, mais ni dans un cas ni dans l'autre la réplique du serviteur n'avait été aussi bien formulée. Il y a eu un silence, et puis : « Tu te fous de ma gueule ? », et il a raccroché violemment. J'aurais peut-être dû commencer par lui parler des autres versions que je connaissais. Je ne l'ai pas rappelé tout de suite, je me suis dit que cela pouvait attendre, attendre même l'été suivant.

Maintenant que Félix était mort, en réfléchissant, je me disais que mon amitié –au rythme d'une conversation téléphonique tous les étés et quelques courtes lettres d'abord, e-mails ensuite, échangés entre-temps– avait compté pour lui plus dans les dernières années de sa vie que quand nous étions étudiants. Quand nous étions étudiants, il ne me cherchait pas, il ne cherchait pas la querelle intellectuelle. Il était trop discret, trop en retrait, parce qu'il était trop sérieux. Quand il venait chez moi m'emprunter des livres, il n'osait à peine s'asseoir. Et dès que ma mère passait une tête pour lui proposer de rester dîner, il s'enfuyait. On se retrouvait de temps en temps chez des amies pour des soirées littéraires, où l'on comptait sur moi pour que j'amène des aînés qui jouissaient déjà d'un certain prestige, mais il ne profitait pas de ces occasions pour m'approcher, pour s'intégrer à mon cercle d'intimes. À la fac, les professeurs cherchaient à l'aider et quelques-uns de ses condisciples, qui avions compris, les suivions dans leurs efforts pour empêcher que les difficultés économiques de sa famille et les lacunes dans ses lectures ne le découragent de poursuivre ses études. Il avait un esprit de sérieux qui dans sa maladresse le rendait attachant.

Quand je suis parti de chez moi, Félix a dû se souvenir de toutes les fois où ma mère lui avait proposé de rester dîner et il a pris l'habitude, pendant le temps qu'il est resté encore à la fac à finir sa thèse, de passer voir mes parents avec le prétexte de prendre de mes nouvelles. Même si l'heure du déjeuner ou du dîner était passée, ma mère le faisait asseoir dans la salle à manger et lui servait à manger, et mon père, homme très occupé mais qui ne dérogeait dans aucune circonstance à la courtoisie, prenait le temps de s'asseoir un moment avec lui et de lui poser des questions sur sa thèse. J'avais fait savoir à mes parents, dès que je l'avais appris dans une lettre de ma mère, que bien sûr Félix pouvait se servir de ce qui restait de ma bibliothèque – j'avais donné beaucoup de mes livres avant de partir –, et prendre les livres dont il aurait besoin, mais j'ai alors su par mon père que c'était plutôt sa bibliothèque à lui qui semblait l'intéresser. La bibliothèque de mon père était composée de livres sur l'histoire des religions, des classiques de l'histoire de l'Art, et d'ouvrages scientifiques. En littérature, Homère et Cervantès, point.

Quand Félix leur a annoncé qu'il partait à son tour, voilà comment ma mère m'a présenté la chose : « Félix est venu nous annoncer qu'il part pour les États-Unis, avec la bourse de la Fondation Gustave de la Mare. Il prend ta place. Je ne peux m'empêcher de penser que ce n'est pas juste pour ce garçon. Tu devras porter sur ta conscience la responsabilité de ce qui adviendra de lui. » En lisant ces lignes, quelqu'un qui n'ait pas connu ma mère pourrait prendre ce qu'elles ont d'énigmatique – pour d'autres que moi – comme de l'ironie. Mais c'étaient des paroles pleines de tendresse, et pour Félix et pour moi. J'avais eu la bourse de la Fondation Gustave de la Mare, et j'avais obtenu en plus, grâce à l'indulgence des personnalités universitaires avec lesquelles j'avais été en contact au moment de présenter ma candidature, qu'on me laisse la disponibilité d'une année pour voyager, avant d'intégrer la vie académique. Et voilà qu'à la fin de cette sorte d'année sabbatique, je décidais de me désister. Mon revirement était inexplicable et scandaleux. Mais au-delà de l'affront que cela représentait pour la fondation et pour mes anciens professeurs et toutes les autres personnes qui avaient été impliquées dans mes démarches, il semblait inconcevable que la bourse reste plus longtemps sans bénéficiaire, il y allait de la crédibilité de la fondation.

J'ai proposé, pour nous sortir tous de l'embarras, que la bourse soit donnée, sans trop de démarches ni d'explications, à Félix. Je l'ai fait sans l'avoir consulté. Ce n'est pas moi qui l'ai prévenu, on a suivi ma suggestion sans me tenir au courant, quelqu'un de la fondation l'a contacté pour bien s'assurer qu'il accepterait. Félix n'a pas cherché à me contacter pour comprendre comment ou pourquoi je m'étais désisté, ce qui m'a toujours fait penser que, pour étrange que cela puisse paraître, il était capable de se mettre à ma place et de savoir qu'il n'y avait rien à comprendre. C'était comme ça. Je n'avais dorénavant d'autre souci que de rester en vie. Une faible rumeur a couru que je n'avais jamais eu l'intention d'accepter la bourse, que j'avais fait tout cela pour qu'elle aille à Félix. C'était vraisemblable mais la rumeur ne pouvait pas prospérer parce que personne n'avait de raisons de lui faire du tort.

A la mort de ma mère, je me suis trouvé devant un problème que je croyais avoir résolu d'avance. J'étais allé la voir pendant la dernière phase de sa maladie, sachant que très probablement je ne pourrais pas être présent à son enterrement. Je pensais que le moment venu, cette dernière visite deviendrait dans mon esprit des sortes de funérailles vécues dans un temps suspendu, la mort prochaine de ma mère étant un crédit sur le secret de la Mort. D'ailleurs, la manière comme elle comprenait ma visite me rassurait dans mon idée : j'étais là pour l'aider à préparer ses funérailles. Pendant mon séjour à la maison, elle m'a demandé, commandé plutôt, d'accomplir toute une série de démarches dans ce sens : convaincre mon père qu'elle l'avait vraiment aimé, acheter un costume neuf à mon frère (et à mon goût, pas au sien), préparer la fuite de ma sœur vers sa propre vie... Mais quand j'ai reçu la nouvelle de sa mort, j'ai compris tout de suite que cela n'allait pas marcher comme je l'escomptais. Je me demandais si j'arriverais à me consoler un jour d'avoir raté l'occasion de percer le secret de la Mort à l'occasion de son enterrement. Moi, qui croyais être le fils qui avait le crédit sur sa mort, étais en fin de compte le fils que sa mort laissait fauché. Le fait qu'elle n'ait compté que sur moi pour l'aider à préparer ses funérailles rendait ma situation encore plus pathétique. Au point que je me demandais si le secret de la Mort n'était pas une blague.

À l'époque, j'avais une petite amie qui avait trouvé l'explication à la *fable* du savoir humain : « L'être humain n'a conçu qu'une idée, une seule Idée, l'idée de la mort. Voilà *toute la Vérité*. Le reste, c'est de la métaphysique –ici elle me faisait un beau clin d'œil– Ensuite, *l'homme*, pour devenir *l'homme*, a enfermé la clé de l'Idée dedans et depuis, il cherche à savoir ce que lui, il était avant. » Cette fille, il ne fallait surtout pas lui dire qu'elle avait de l'humour, elle se fâchait sérieusement. Elle a voulu savoir *comment* la mort de ma mère m'affectait. Je lui ai expliqué ce que je ressentais : « C'est comme si j'étais un démiurge en banqueroute, et que j'étais dorénavant condamné à assister à des funérailles de vieilles dames inconnues dont j'apprendrais les décès en téléphonant à des maisons de retraite avec les prétextes d'un escroc de compagnie d'assurances. » Je n'avais pas le sentiment d'avoir formulé une quelconque demande, et pourtant elle m'a dit : « Je peux t'aider. Je peux m'occuper d'appeler les maisons de retraite pour me renseigner, tu ne saurais pas faire ça sans soulever de soupçons. Je le ferai pour toi mais à une condition. » J'hésitais à lui demander quelle était cette condition. « Tu vas trouver cela bizarre » m'a-t-elle prévenu. Bon, nous y étions. « C'est sûr –ai-je dit, mais vas-y, dis-moi, c'est quoi cette condition ? » « Que tu me laisses t'accompagner aux enterrements. » Elle avait beaucoup d'admiration pour l'anthropologue anglais Jack Goody, et elle se souvenait d'avoir lu que de retour du Ghana, où il avait vécu parmi les LoDagaa, Goody s'était fait un devoir de toujours assister aux services funèbres de ses collègues de Cambridge. Les cérémonies d'enterrement chez les LoDagaa, disait Goody, lui avaient rappelé combien il est important pour les hommes d'assister à l'enterrement de leurs semblables.

Le dernier sujet dont nous avons parlé ma mère et moi, lorsque je suis allé la voir pour la dernière fois, a été Félix. Elle était très affaiblie et je la laissais parler sans trop donner cours à la conversation par crainte de trop la fatiguer. « Il s'est remarié » m'a-t-elle raconté. « Félix avait envoyé à mes parents une photo de lui et de sa fiancée le jour du mariage. « Ta sœur m'a dit qu'il s'était remarié avec une femme très riche, une de ses étudiantes. » Je l'ignorais. Pendant nos conversations téléphoniques, Félix et moi ne parlions jamais de notre vie sentimentale ou familiale. Ma sœur l'avait appris par sa sœur, les deux filles s'étaient rencontrées à l'université et étaient devenues

proches. « Sa première femme était aussi une riche héritière américaine, et aussi une de ses étudiantes » a dit ma mère. Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire, sous le regard mémorable de ma mère. Elle aussi a souri. « Tu n'aurais jamais fait ça » « Faire quoi ? » « Te marier avec une femme riche. » « Bien sûr que non ! » me suis-je exclamé, et ça m'est sorti dans un éclat de rire. « Pourquoi il a fait ça, alors ? » J'ai attendu sans rien dire qu'elle continue à parler pour savoir où elle voulait en venir. « Nous ne le saurons jamais, n'est-ce pas ? » a-t-elle conclu. J'ai haussé les épaules sans trouver quoi ajouter.

Ce n'est que quand les femmes de Félix, d'abord la deuxième, ensuite la première, m'ont appelé pour me prévenir de sa mort et m'inviter aux obsèques –je ne m'attendais pas à ces coups de fil ni à que ces personnes que je n'avais jamais rencontrées me traitent avec autant de familiarité au téléphone– ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai compris où ma mère voulait en venir. J'étais encore à New York, l'été n'était pas encore fini, je pouvais facilement prendre un avion pour l'Iowa, mais je ne l'ai pas fait, je me suis dit : qu'il repose en paix.